

Images du cinéma suédois

Léo Bonneville

Number 48, February 1967

Cinéma et Terre des hommes III

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/51726ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bonneville, L. (1967). Images du cinéma suédois. *Séquences*, (48), 29–31.



Comment débarquer, de Tage Danielsson

Images du cinéma suédois

Léo Bonneville

La dernière initiative du Festival international du film de Montréal nous a permis de faire connaissance avec le cinéma suédois contemporain. Bien sûr, nous connaissons déjà assez bien Ingmar Bergman et Arne Sucksdorff, mais les autres... Eh bien, les autres, s'ils se rattachent d'une certaine façon à ces deux maîtres de l'étude de l'âme et de la nature, manifestent beaucoup

de talents dont le plus remarquable est sans contredit Tage Danielsson avec *Comment débarquer*. Cette comédie loufoque née d'une très simple situation donnée par le titre est farcie de gags pittoresques et d'inattendus amusants. Très moderne dans sa facture, *Comment débarquer* laisse loin derrière lui *Images suédoises* qui trahit une certaine lourdeur malgré une fan-

taisie débridée. Tage Danielsson est plus qu'une promesse du cinéma suédois, il est une valeur sûre.

Toujours fidèle à découvrir la nature, Sucksdorff nous donne, avec *Chez moi à Copacabana*, un film simple et ravissant. Plutôt que de créer un plaidoyer contre les *favellas* (quartier pauvre de Rio situé sur les pentes de la ville), l'auteur entre en sympathie avec les jeunes qui s'amuse sur les plages et vivent malgré tout des moments heureux. Sujet très mince mais vu par un regard chaleureux qui respecte la spontanéité de la jeunesse. Par contre, avec *Pays sauvage*, Jan Lindbad cherche trop à créer des rapports avec ses personnages : les oiseaux. On sent l'artifice du montage malgré de belles images souvent humoristiques.

Le Quartier du Corbeau de Bo Widerberg nous plonge dans la grisaille d'un quartier pauvre de 1930. On discerne un certain misérabilisme qui traduit beaucoup d'inquiétude. Les relations entre le père ivrogne et le fils écrivain et celles de ce dernier avec la société sont esquissées avec justesse. Mais l'ensemble laisse une impression de schématisme. Toutefois, il faut louer dans ce film les détails vrais et le ton, léger. Si le jeune homme quitte son foyer et sa "belle", cela n'a rien de dramatique. C'est que nous sommes en Suède où il semble que le bonheur existe quelque part.

Il ne s'agit parfois que de partir.

C'est ce que fait le jeune homme de *La Chasse* (de Yngve Gamlin), après avoir tué à la mitrailleuse trois personnes. Il fuit mais il est rejoint par deux hommes qui s'enferment avec lui dans une cabane isolée. Le film porte bien son nom car le jeune homme est littéralement traqué. Hiver, froid, neige, traduisent une rigueur qui approfondit la solitude du garçon. Car la nature joue un rôle admirable rendant le silence, l'isolement presque effrayants. Ainsi donc l'âme de ce garçon ne trouvera pas la paix dans la fuite car il y a toujours quelque part un oeil qui regarde.

C'est un peu ce que nous dit à sa façon Lars Gorling avec *En Compagnie de Gunilla*. Mais ici, il s'agit d'un accident. Les deux jeunes gens ont tué un piéton et errent dans la campagne torturés par le remords. Naturellement surgit à notre esprit *Mort d'un cycliste* de Bardem. Mais le film de Gorling n'arrive pas à nous émouvoir. Peut-être est-il trop rationalisé ? On parle tellement dans ce film...

Comme d'ailleurs dans *Ici commence l'aventure* de Jorn Donner. L'histoire d'un architecte finlandais et d'une directrice de mode suédoise se déroule à Helsinki. Le film nous transporte d'une place à l'autre évoquant des souvenirs et appelant des décisions. Film de l'incertitude, de la crainte, de la monoto-

nie, de l'ennui... Tentative hardie (et quelque peu prétentieuse dans sa forme) de traduire des états d'âme. Nul doute que Jorn Donner a du talent et de la culture.

Ma Soeur, mon amour traite d'un sujet délicat : l'inceste. Pour nous en parler, Vilgot Sjoman transporte ses personnages au XVIIIe s. mais il apparaît outrancier de faire de ce sujet un problème social. Il s'agit évidemment d'un cas particulier qui relève d'un égoïsme fondamental. Le frère se retrouve dans sa soeur. Mais fatalement les amoureux sont acculés à la solitude et à la séparation. Sujet brûlant admirablement interprété par Bibi Andersson et Per Oscarsson. On est souvent ébloui par la qualité des images mais également surpris par l'audace de la thèse.

* * *

Tout compte fait, le cinéma suédois manifeste une fervente vitalité. Tage Danielsson fait preuve d'un réel esprit inventif. Il faut suivre ce réalisateur qui n'a pas fini de nous amuser habilement. Si l'on excepte Sucksdorff toujours semblable à lui-même, on peut dire que les cinéastes suédois traînent avec eux des thèmes et des sujets à la mode. L'influence de Resnais, d'Antonioni est évidente pour plusieurs. Peu sont encore parvenus à s'imposer par une personnalité originale. Mais tous traduisent un talent certain et un goût indéniable. On peut beaucoup attendre du cinéma suédois. A SUIVRE, souhaitons-nous, en remerciant le Festival international du film de Montréal.

La Chasse, de Yngve Gamlin

